

Le roman d'un anti-utopiste ?

Débat. Par-delà le spectacle, Michel Houellebecq provoque néanmoins la réflexion.

Ce n'est pas ici que l'on sous-estimera l'importance de l'opération marketing organisée autour du dernier roman de Michel Houellebecq. On ne sera pas davantage dupe des positions affichées par quelques habitués du spectacle littéraire, avant même que le livre ne parvienne à la critique, il y a une semaine. On assiste en effet, depuis les Particules élémentaires, en 1998, à une médiatisation à grande échelle du phénomène Houellebecq, entretenue par un véritable lobby. Et par l'intéressé lui-même, dans des déclarations relevant de la pire provocation, ou simplement d'un anarchisme de droite très mode. Si tout cela mérite réponse, il n'en reste pas moins que Michel Houellebecq produit des textes littéraires. Et que ceux-ci apparaissent porteurs d'un sens qui invite pour le moins à la réflexion. S'en serait-on tenu à la seule préface de la Comédie humaine, où l'ultraconservateur Balzac déclarait écrire à la double lumière de la monarchie et du catholicisme, que l'on n'aurait jamais accédé à la portée critique de l'oeuvre. Il se passe aujourd'hui, toutes proportions gardées, quelque chose de semblable.

La Possibilité d'une île, comme auparavant Extension du domaine de la lutte, les Particules élémentaires et Plateforme, s'inscrit dans une démarche réflexive, de nature néoréaliste, sur les enjeux et dérives de notre temps. Michel Houellebecq y pointe à nouveau les symptômes d'une crise existentielle et idéologique, mais en haussant singulièrement son niveau d'écriture. En miroir avec l'Ancien Testament, qui donne à lire des récits du commencement du monde semés d'imprécations et de prophéties, il propose en effet les récits désenchantés d'une possible fin du monde. La composition du livre répond ainsi à celle du texte biblique. Avec les fragments numérotés de la parole d'un prophète nommé Daniel 1, puis de deux de ses successeurs lointains, Daniel 24 et Daniel 25. Car deux millénaires se sont écoulés depuis la fin du XXI^e siècle. Deux « diminutions », causées par des bouleversements climatiques, ont fait passer la population terrestre de 14 milliards à 700 millions d'habitants. Mais, - surtout, une nouvelle espèce est apparue, les néohumains, qui ont enfin touché au vieux rêve de l'immortalité et de l'éternelle jeunesse. L'on serait donc de retour dans le jardin - d'Éden, après la parenthèse de l'histoire proprement

humaine, celle de l'« animal rationnel », avec ses oeuvres, ses passions, ses violences et ses barbaries. En réalité, la planète végète dans une sorte d'état sauvage, tandis que la nouvelle race, qui se veut également une élite, se tient dans des territoires protégés. Désormais libérée de sa part animale, ignorante de la maladie et de la douleur, du désir et de l'amour, sûre d'indéfiniment se reproduire à l'identique, elle se livre à de mornes activités contemplatives. Vers le XXIV^e siècle, un savant, membre de la secte qui gouvernait le monde, avait en effet découvert un principe de clonage qui permettait à chacun de revenir en boucle : « naissance » directement à l'âge adulte et « départ » vers la soixantaine. Daniel 24 et Daniel 25 sont ainsi les deux plus récentes réincarnations de Daniel 1, un amuseur people du XXI^e siècle. Celui-ci, véritable archétype du héros houellebecquien, être sans envergure à la vie agitée et dissolue, avait écrit quelque chose comme le roman de sa vie. De ce long texte, oscillant entre cynisme, pornographie et sentimentalité, les deux successeurs ont chacun en son temps pris connaissance. On peut lire aujourd'hui leurs commentaires.

La perspective est donc celle du futur observant le présent. Et découvrant les particularités d'un siècle au cours duquel tout bascula. La vision est incisive. Les traits dominants de ce que l'on a coutume d'appeler la modernité s'y trouvent impitoyablement recensés : le capitalisme comme « milieu naturel », le sexe, le jeunisme - une « génération de kids définitifs » pour laquelle la beauté physique tient lieu de « noblesse de sang » -, le dolorisme compassionnel, l'esprit de dérision dans l'uniformité de la pensée, les croyances en tous genres, le développement des sectes jusqu'à la domination définitive, fondée sur une énorme supercherie, de l'une d'entre elles... Le récit de Daniel 1 s'en présente comme le catalogue exhaustif. Riche à milliards, cet humoriste poujadiste et raciste, en recherche continue de sensations sexuelles, était lui-même entré dans la secte vers la cinquantaine. Par paresse intellectuelle et morale, par mépris pour la masse des non-initiés. Dans leurs commentaires, Daniel 24 et Daniel 25 concluent d'abord à la supériorité de la civilisation néo-humaine, de son unanimité et de son éternel présent. Puis, progressivement, pressent chez les anciens humains mortels une troublante complexité.

Lorsque s'ouvre la dernière partie du roman, Daniel 25, qui vient tout juste de finir la lecture du récit de Daniel 1, se décide à s'aventurer dans le monde. Au bout de plusieurs jours, des « sauvages » apparaissent alentour : des néohumains déviants, revenus à l'âge des cavernes, luttent pour leur survie dans des constructions du XXI^e siècle en ruine, préservant leurs feux, réinventant la cruauté et les règles de pouvoir de la sexualité. Recommençant en somme le vieux chemin. Il y a là des pages à la fois superbes et noires, typiques du « déprimisme » et de l'ambiguïté qui restent la marque de l'écrivain : si Daniel 25 vit un temps à proximité des « sauvages », il ne va pas jusqu'à accepter de se mêler à eux. Il reste cette sorte de petit individu nietzschéen traversant le monde, le regard fixé sur son propre horizon.

Ce roman, sans aucun doute le plus maîtrisé de l'écrivain, se prête à des lectures multiples. Critique radicale ? Simple jeu complaisant de la subversion ? Mais il procure un incontestable plaisir de lecture. Son architecture, son écriture, sa thématique en font un livre marquant de cette rentrée. Le reste relève du spectacle et de la manipulation.

Michel Houellebecq, la possibilité d'une île, Éditions Fayard, 494 pages, 22 euros.

Jean-Claude Lebrun